

L'Odyssée méconnue des Tsiganes en Amérique latine

{ Anne-Isabelle Ligner *

Un peuple « invisible » malgré un ancrage séculaire en Amérique latine

*

Journaliste
(AFP,
Dépêches
Tsiganes)
et auteur. A
notamment
écrit un livret
sur l'histoire
des Tsiganes
en région
parisienne
pendant la
Seconde
Guerre
mondiale
destiné aux
voyageurs et
co-écrit
*Interdit aux
nomades* avec
Raymond
Gurême
(Calmann-
Lévy, 2011).

L'Amérique latine s'est construite depuis le XV^e siècle sur l'extermination et/ou l'assimilation forcée de ses premiers habitants indiens par des colons venus d'Europe et notamment d'Espagne et du Portugal. Au fil des siècles, des vagues de migrations successives, parfois forcées, comme l'esclavage des Noirs, ont créé un brassage de populations indigènes, blanches, noires, arabes ou asiatiques. Parmi cette multitude de peuples et de migrants, l'émigration gitane, tzigane ou rom vers l'Amérique du Sud, est un fait historique, sociologique et anthropologique qui reste largement ignoré.

Dans l'*Atlas de l'Amérique latine*, régulièrement publié aux éditions Autrement, les Tsiganes sont absents. Ils n'ont aucune entrée dans le *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine* de Mario Vargas Llosa (Plon, 2005). Les Gitans et Roms d'Amérique du Sud ne sont pas davantage mentionnés dans l'*Atlas des Tsiganes* (Autrement, 2012) qui, malgré son intitulé, se focalise sur l'Europe. En Amérique latine, les travaux consacrés à la migration des Tsiganes vers le sud des Amériques sont dans l'ensemble peu nombreux, sauf au Brésil et au Mexique. Cette émigration a pourtant suivi le mouvement migratoire des Européens non tziganes vers le Nouveau Monde depuis le XV^e siècle, avec des particularités liées aux discriminations et aux persécutions que les Gitans et les Roms ont subies en Europe et une fois parvenus dans ces terres lointaines.

Alors que la « pigmentocratie » que la colonisation a engendrée dans les pays d'Amérique du Sud reste de mise de nos jours - les Blancs et les Créoles représentant l'élite sociale, politique et économique, les Indiens, Noirs, Métis et Mulâtres étant rejetés au bas de l'échelle sociale - les Gitans et Tsiganes sont tout simplement le plus souvent « invisibles » malgré les vêtements colorés que certains portent encore. « Invisibles » car la plupart des « payos » semblent ne pas les voir, que

cette forme de rejet soit consciente ou inconsciente. « Invisibles » aussi dans les livres d'histoire ou de sociologie consacrés à l'Amérique latine ou à ses minorités tout comme dans les politiques publiques des pays latino-américains ou la mémoire collective des sociétés latino-américaines.

Traverser l'Atlantique ne leur a pas permis de se débarrasser de la stigmatisation qui les frappe en Europe. Dans ce Nouveau Monde, qu'ils rêvaient sans doute moins injuste que la vieille Europe, les Tsiganes sont également considérés avec méfiance par de nombreux « payos » (non tsiKANes) et représentants de la puissance publique. Ils sont souvent « à la marge ». Et, au XXI^e siècle, leurs enfants ont du mal à se forger un avenir, faute de scolarisation et d'accès à la santé.

Si peu d'historiens, de sociologues ou d'anthropologues se sont intéressés à la présence des Tsiganes en Amérique centrale et méridionale, ce que fut leur odysée vers les rivages du Mexique, le Pacifique, les Andes, la Pampa argentine, les plages de Salvador de Bahia, le Minas Gerais ou la Terre de Feu constitue pourtant une aventure humaine hors norme. Et, que les « payos » le veuillent ou non, les Tsiganes font preuve d'un fort sentiment d'appartenance aux pays dans lesquels ils se sont installés ou dans lesquels ils circulent.

Selon les chiffres officiels des pays concernés, les Tsiganes sont au moins 800 000 au Brésil, 300 000 en Argentine, environ 16 000 au Mexique, 5 000 en Colombie tandis que leur nombre est estimé de 7 000 à 10 000 au Chili, plusieurs milliers au Pérou et en Bolivie, quelques centaines en Uruguay. Ces chiffres, qui conduisent à penser que le nombre global de Tsiganes en Amérique latine avoisinerait les 1,5 million de personnes, sont généralement considérés comme sous-estimés. Et ce, en raison du peu d'intérêt porté aux Tsiganes par les États concernés, de la tendance des recensements à ne prendre en compte que les populations les plus visibles, comme les nomades ou semi-nomades voyageant dans des tentes colorées. Sans oublier la volonté universelle des Tsiganes de vivre cachés des « payos » et autres « gadjé » pour vivre heureux. Car le fichage de leurs ancêtres a souvent conduit au pire.

La première émigration des Gitans depuis l'Espagne et le Portugal du XV^e au XVIII^e siècle

Lorsque Christophe Colomb découvre « les Indes » en 1492, les Tsiganes sont déjà présents dans la totalité de l'Europe, notamment en Espagne et au Portugal. En Espagne, la première présence gitane

documentée date de 1415. Les documents et récits consacrés aux voyages de Colomb indiquent que lors de son troisième périple, en 1498, il avait embarqué à bord au moins quatre Gitans - deux hommes, Anton et Macias et deux femmes, Catalina et María « d'Égypte » - qui arrivèrent ainsi outre-Atlantique. Mais la colonisation espagnole était très encadrée. Ainsi après le premier voyage de Colomb, les Rois catholiques décidèrent que Cadix sera le seul port de départ de tout le trafic maritime à destination « des Indes » et le départ outre-Atlantique fut soumis à l'obtention d'autorisations spéciales.

Parallèlement la répression à l'égard des Gitans d'Espagne s'intensifie à partir de la fin du XV^e siècle. En Espagne, « animées d'une volonté centralisatrice très précoce, les autorités castillanes ont longtemps hésité entre une politique de fixation autoritaire et l'expulsion collective des Gitans », écrit l'historienne Henriette Asséo dans *Les Tsiganes, une destinée européenne* (p. 50). « Les Gitans ont connu un âge d'or jusqu'en 1500, puis une période de répression et de sédentarisation, et enfin une tentative d'expulsion générale au XVIII^e siècle » Le 4 mars 1499, rappelle-t-elle, « une ordonnance du roi, dite de Medina del Campo, mit un terme aux autorisations de pèlerinage et déclara vagabonds les Égyptiens et chaudronniers étrangers en leur donnant un délai de soixante jours pour se sédentariser ou quitter le royaume... La sédentarisation très précoce provoqua la constitution d'une population gitane disposant tout à la fois de traits distinctifs (le costume, les noms, les coutumes) et bien intégrée dans la société par l'exercice de métiers licites et honnêtes, indispensables à l'économie locale. »

Des textes royaux espagnols baptisés « Pragmatiques » se multiplient après 1499 et imposent aux Gitans de se fixer dans des zones de résidence placées sous haute surveillance tandis que les Juifs et les Morisques seront expulsés collectivement. Ainsi en 1570, Philippe II décréta une interdiction d'entrée dans les colonies américaines visant les Gitans et ordonna le retour de ceux qui y avaient été envoyés. On imputait déjà à l'époque aux Gitans une tendance à la délinquance et un « sang impur ». Simultanément, les Maures et les Juifs, y compris les convertis, appelés « nouveaux chrétiens », se voyaient exclus de la colonisation pour des motifs tout aussi racistes.

Lors de la Grande Rafle de 1749, la répression des Gitans atteint son paroxysme en Espagne. Le mercredi 30 juillet, 10 000 personnes – des hommes, des femmes, des enfants, sont arrêtées à travers l'Espagne et enfermées dans des arsenaux de la marine ou des galères désaffectées (voir Antonio Gomez Alfaro. *La Gran Redada de Gitanos : España, prision*

general de gitanos en 1749. Ed Presencia Gitana, Madrid 1993). L'ordre de libération générale n'interviendra qu'en 1763 après que le pouvoir espagnol ait longtemps hésité à mettre en place une déportation massive des Gitans vers les colonies d'Amérique.

Si l'Espagne a en apparence tenté d'éviter une migration massive - spontanée ou forcée - des Gitans vers les pays d'Amérique du Sud, il semble que les systèmes de contrôle et de coercition mis en place à cet effet comportaient de nombreuses failles.

Tout d'abord, lorsque les colonies avaient besoin d'être peuplées pour des motifs économiques ou politiques, ces contrôles se relâchaient, notamment au niveau de l'embarquement. À certaines époques, des condamnés, parmi lesquels pouvaient se trouver des Gitans, furent également placés - de gré ou de force - dans les bateaux à destination du Nouveau Monde.

De tout temps, l'émigration clandestine résista aux contrôles décrétés par le pouvoir espagnol. Pour les Gitans comme pour les autres migrants « non désirés », il était toujours possible de négocier avec le capitaine du bateau, de s'engager comme main-d'œuvre corvéable à merci ou d'acheter de fausses autorisations. Vu la violence de la répression en Espagne, les Gitans n'avaient souvent rien à perdre et tout à espérer d'un saut dans l'inconnu.

Leur capacité à franchir les frontières et à se fondre dans la population locale leur fut sans doute d'une grande utilité lors de cette vague de migration. Certains Gitans d'Andalousie s'étaient ainsi vus attribuer le titre de « vieux Castellans », à condition qu'ils abandonnent tout signe distinctif et en particulier leur costume. Il y a fort à parier que ceux-ci purent aller tenter leur chance outre-Atlantique sans problème. D'autres contournèrent le problème en franchissant la frontière du Portugal, d'où ils parvinrent en Amérique du Sud. Cette stratégie rendit Philippe II furieux. Il ordonna notamment aux fonctionnaires de la Couronne à Lima de localiser les Gitans et de les renvoyer en Espagne. Cette mesure, tout comme l'interdiction totale d'émigrer vers les terres américaines, connut visiblement un succès très mitigé. Une fois sur ce vaste continent, les Gitans pouvaient aisément passer entre les mailles du filet, migrer vers des terres plus hospitalières lorsque la répression les rattrapait.

Alors que la migration des Gitans vers l'Amérique du Sud fut largement découragée depuis l'Espagne, au Portugal elle prit la forme d'une déportation massive menée essentiellement au XVII^e siècle, alors que le commerce triangulaire battait son plein et que, depuis 1530 plusieurs millions d'Africains furent envoyés de force vers l'Amérique

latine, notamment vers le Brésil. Si l'Angleterre et l'Écosse envoyèrent quelques familles vers leurs colonies de Louisiane et de Virginie au XVII^e siècle, les Portugais mirent en place une déportation de grande ampleur : « Le Portugal, à partir du XVI^e siècle, déporta de nombreux Ciganos en Angola, à Saint-Thomas, au Cap-Vert et surtout au Brésil », note François de Vaux de Foletier (*Le Monde des Tsiganes*, Éd Berger-Levrault, p. 21). Cette transportation massive explique la présence de nombreux Ciganos au Brésil, de nos jours. Quant aux descendants des Gitans d'Espagne, ils se sont largement fondus dans la population en Argentine, en Colombie, au Chili ou au Mexique. L'un de leurs seuls signes distinctifs est la pratique du Caló, la langue des Gitans de la péninsule Ibérique, parlée également par de nombreux Gitans du Brésil, descendants des déportés du Portugal.

La seconde vague d'immigration tsigane au XIX^e siècle

Le XIX^e siècle a représenté une période particulièrement favorable pour la migration de Tsiganes vers l'Amérique latine depuis l'Europe. « Entre 1844 et 1865, un changement profond intervient dans la condition de nombreux Tsiganes : la fin de leur servage en Europe orientale. Cette libération a eu pour effet de déclencher de nouvelles vagues de migration à travers l'Europe et jusqu'en Amérique », explique notamment Henriette Asséo (p. 71). De fait, la fin de cinq siècles d'esclavage en Moldavie et en Valachie, mais aussi la recrudescence de persécutions contre les Tsiganes en Europe occidentale, en particulier en France et en Allemagne, engendrent une vague de migration vers l'Amérique latine. L'indépendance de la Serbie en 1878 accélère le mouvement. Des Tsiganes se trouvent très certainement parmi les marins qui s'engagent à bord de navires au long cours depuis les bouches de Kotor (Monténégro) ou la Dalmatie (Croatie) à partir de la fin du XIX^e siècle. Certains cherchent à échapper à un enrôlement dans les armées de l'Empire austro-hongrois ou de l'Empire ottoman et vont jusqu'à se couper plusieurs doigts pour y échapper selon les légendes familiales de nombreux Tsiganes (recueillies par l'auteur). D'autres suivent le mouvement de migrants gadjé poussés au départ par l'extrême pauvreté comme en Italie, où des Sinti ont certainement accompagné la migration de Calabrais ou de Siciliens vers l'Argentine ou l'Uruguay.

Les bateaux traversent alors l'Atlantique jusqu'au Brésil ou en Argentine. Certains Tsiganes restent dans l'un ou l'autre de ces pays. D'autres poursuivent leur route, traversant la Pampa dans une carriole

tirée par des chevaux ou franchissant les sommets des Andes à dos de mule ou à pied, selon des récits familiaux recueillis (par l'auteur) en Argentine et au Chili.

Mais ce sont aussi les nouvelles possibilités de travail offertes dans ces terres lointaines, l'espoir de faire fortune ou au moins d'améliorer le sort de leur famille, l'espoir de liberté qui poussent les Tsiganes, comme beaucoup d'autres migrants, vers le sud des Amériques. Cette vague de migration est également facilitée par des avancées technologiques et de nouveaux modes de transport, notamment les trains et bateaux à vapeur. Le contexte politique en Amérique du Sud est alors également favorable à cette vague migratoire gitane, qui arrive bien souvent juste après les guerres d'indépendance, dans des pays à construire, avec de nouvelles opportunités économiques, notamment l'exploitation des ressources du sous-sol, salpêtre puis cuivre notamment. « Depuis le milieu du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, des familles tsiganes ont quitté l'Europe en grand nombre pour immigrer volontairement en Amérique. On en rencontre au Canada, en Californie, dans les faubourgs de New York ou de Chicago, au Mexique, en Amérique centrale, et jusque dans le sud lointain, en Argentine et au Chili. Ils y exercent à peu près les mêmes métiers qu'en Europe, suivent les mêmes rites, et se sentent partout chez eux, parce que l'endroit où ils se trouvent devient leur patrie », commente ainsi Vaux de Foletier.

Cette seconde vague de migration se poursuit jusqu'à la crise économique des années trente aux États-Unis et en Europe. Elle comprend la Première Guerre mondiale qui se termine par la désintégration de l'Empire austro-hongrois, autre motif d'émigration tsigane vers l'Amérique du Sud. Au Mexique, par exemple, lorsque des Hongrois non Tsiganes émigrent dans les années vingt, ils comprennent vite que « Hungaro » (Hongrois en espagnol) désigne les Tsiganes dans ce pays. Le terme est tellement péjoratif qu'ils choisissent souvent de se présenter comme Allemands ou Européens pour arriver à trouver un toit et du travail. En Amérique latine, les Tsiganes venus de l'ex-Empire austro-hongrois, de l'Empire ottoman ou de Russie reproduisent une forme de nomadisme qui n'a rien à voir avec une errance mais se déroule dans un cadre bien délimité. Ainsi les Tsiganes circulent souvent entre trois pays comme l'Argentine, l'Uruguay et le Brésil ou le Chili, le Pérou et la Bolivie. Cette seconde vague d'immigration gitane, caractérisée aussi par la pratique du romani ou de dialectes inspirés du hongrois, du turc ou du serbo-croate, suit un mouvement massif de migration de non Gitans vers l'Amérique latine.

Ainsi en Argentine, où arrivent à cette époque de nombreux gitans, arrivent aussi des « payos » venus d'Italie, d'Allemagne ou de Pologne.

La troisième vague, après le génocide tsigane commis pendant la Seconde Guerre mondiale

La troisième vague de migration est également constituée en majorité de Tsiganes des pays d'Europe centrale et orientale qui ont été les principales victimes des persécutions et du *Samudaripen*, le génocide des Tsiganes (environ 500 000 morts) perpétré sous le nazisme et les régimes qui ont collaboré avec Hitler. L'émigration a alors pour but principal de mettre une distance maximale entre sa famille et l'horreur. Elle est souvent motivée par la perspective de rejoindre des membres de sa famille ou de familles alliées.

La quatrième vague d'immigration tsigane depuis la chute du mur de Berlin en 1989 et la guerre en ex-Yougoslavie (1991-1995)

Après la chute des régimes communistes d'Europe de l'Est, de nombreux Tsiganes de ces pays optent également pour l'Amérique latine, notamment ceux qui y ont déjà de la famille ou des connaissances. À partir de 1991, la guerre fratricide en ex-Yougoslavie accélère ce mouvement. Des Tsiganes de Bosnie, parmi les plus discriminés d'ex-Yougoslavie jusqu'à ce jour, forment le contingent le plus important de ces nouveaux migrants.

Les Tsiganes d'Amérique latine : diversité, sentiments d'appartenance à un territoire et discriminations sociales, économiques et politiques

Présents dans de nombreux pays d'Amérique centrale et méridionale, les Tsiganes sont donc issus de vagues migratoires successives qui s'étalent sur cinq siècles. Il s'agit d'une migration d'exclus à des périodes différentes mais pour des motifs souvent similaires. Gitans Calé de la péninsule Ibérique ou Roms venus des Balkans ou d'Europe de l'Est ont parfois gardé leurs coutumes et leurs modes de vie ancestraux, par exemple les fêtes liées au mariage ou les rites funéraires. Les deux langues, le calo et le romani restent pratiquées et les religions (catholique, protestante, orthodoxe, musulmane, évangélique) reflètent la diversité de provenances et d'expériences. Politiquement, comme en Europe, seule une minorité vote et bénéficie



Uruguay, Abbé André Barthélémy

de services sociaux et d'opportunités économiques équivalentes au reste de la population.

Les plus visibles, au Brésil, au Chili, en Argentine, au Mexique ou en Colombie, sont ceux qui, souvent venus de communautés Kalderash (chaudronniers), Lovara (maquignons) ou Ludar, ont conservé un mode de vie nomade ou semi-nomade et vivent sous de grandes tentes colorées dressées à la périphérie des villes, comme à Antofagasta, sur la côte nord du Chili. Les femmes portent alors les grandes jupes chamarrées traditionnelles et certaines lisent les lignes de la main. Les hommes fabriquent et vendent des objets de cuivre, vendent des chevaux, ou plus souvent de nos jours, des voitures d'occasion ou des pièces automobiles. Certaines familles circulent avec des cirques ou des théâtres ambulants.

Mais dans chaque pays d'Amérique latine, existent aussi des Tsiganes sédentarisés qui se fondent plus ou moins dans le paysage. Car là-bas comme ici, ils ont tendance à se regrouper et certains sont confrontés à de fortes discriminations, liées aussi à la mauvaise réputation des quartiers dans lesquels ils habitent. Ces discriminations peuvent

engendrer un grand dénuement, comme c'est le cas pour certaines populations d'origine indigène.

Et si des points communs existent à travers le sud du continent américain, dans chaque pays, les Tsiganes ont également vécu une histoire particulière liée au destin national.

Ainsi à Cuba, les Gitans sont arrivés avec les premiers colonisateurs mais aussi, par vagues, notamment après le génocide de la Seconde Guerre mondiale. Mais les Tsiganes ont toujours considéré l'île comme un lieu de passage, une première étape vers le continent américain. Peu se sont installés. Mais certains l'ont fait et se sont mis à travailler dans les champs de canne à sucre. Et ils auraient apporté leurs talents musicaux à la salsa tout comme ils auraient contribué au tango d'Uruguay et d'Argentine et comme ils ont incontestablement inspiré la danse populaire très rythmée du nord du Pérou baptisée *el tondero*.

Pourtant si cette filiation n'est pas contestée, au Pérou, la culture et l'histoire gitanes sont très peu connues déplore l'historien péruvien Carlos Pardo-Figueroa Thays, auteur de *Gitanos en Lima : Historia, Cultura, Imágenes de los Roms, Ludar y los Calos peruanos* (Instituto Riva-Agüero, 2013). À Lima, où les Tsiganes sont répartis dans les deux quartiers de La Victoria et San Luis, ceux que l'historien a rencontrés sont parvenus à garder des traits culturels gitans ou roms tout en assumant leur appartenance à la nation péruvienne. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, en 1952, un projet gouvernemental envisageait de les chasser tous du pays.

Au Mexique, les quelques 16 000 Tsiganes sont implantés notamment à Mexico, dans le quartier Del Valle mais aussi dans l'État de Veracruz et à Guadalajara et Zapopan, dans l'État de Jalisco. Un épisode de l'émigration tsigane dans ce pays est particulier par rapport à ses voisins : en effet, entre 1863 et 1867, l'empereur François-Joseph I^{er} d'Autriche-Hongrie décida d'envoyer des familles tsiganes au Mexique pour consolider le règne de son frère Maximilien. Certaines familles tsiganes semblent également avoir fait des allers-retours fréquents entre la France et le Mexique via Cuba avant les lois restrictives sur l'immigration de 1930. Une autre très belle spécificité des Tsiganes au Mexique a été leur propension à faire connaître le septième art à travers des cinémas ambulants transportés de villes en villages, au départ par des mules sur des charrettes, puis à l'aide de véhicules motorisés. Cette activité, exercée par des Kalderash et des Ludar, connut son âge d'or dans les 1960 et 1970 et disparut lors de la décennie suivante. Les Tsiganes concernés se reconvertirent alors dans le commerce de

voitures d'occasion ou le théâtre ambulant, toujours très populaire dans ce pays.

En Colombie, les quelque 5 000 Tsiganes, organisés politiquement dans deux associations Prorom (Proceso organizativo del pueblo rom) et l'Union Romani, cherchent à faire reconnaître leur culture comme patrimoine national. Ils ont été classifiés comme « ethnies » par l'État colombien. Ayant été durement frappés par la guerre civile, comme le reste de la population, ils demandent à ce que les jeunes hommes de leur communauté ne soient pas soumis au service militaire en mettant en avant leur vision pacifiste. On trouve des Tsiganes à travers tout le pays - notamment des Bolocho, Boyhas, Churon, Mijhais et Langosesti - mais ils sont particulièrement présents à Bogota dans les quartiers de Nueva Marsella et La Igualdad et à Medellin ou Cartagene. Ils habitent également symboliquement un monument de la littérature mondiale, *Cent ans de solitude*, écrit par le Colombien Gabriel Garcia Marquez, prix Nobel de Littérature 1982. Dans ce roman, la famille Buendia est victime de la prophétie du Gitan Melquiades, qui lui a prédit un siècle de solitude.

Au Brésil, où les Gitans sont les plus nombreux (plus de 800 000 au recensement de 2010 de l'Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística) en Amérique latine, ils ont connu un sort contrasté. La plupart arrivèrent de force à partir de la fin du XVI^e siècle, comme le premier à apparaître dans les documents officiels, Joao Torres, expulsé du Portugal en 1574. Mais leur mauvaise réputation les suivit et ils furent reçus par des lois restrictives, notamment en terme de travail ou de moralité. Au cours du XVI^e et XVII^e siècles, ils parcourent l'immense Brésil mais se fixent plus particulièrement dans les États de Rio de Janeiro, Sao Paulo, Bahia, du Minas Gerais et de Pernambuco. À partir de 1808, lorsque la famille royale portugaise arrive au Brésil, certains Gitans sont élevés au rang d'artistes de cour, sous Joao VI. Aujourd'hui, si certaines femmes nomades lisent encore les lignes de la main sans rencontrer de rejet dans ce pays marqué par de multiples croyances ancestrales (chamanisme et animisme notamment), la majorité des Tsiganes brésiliens, baptisés Ciganos, sont aujourd'hui sédentarisés. Certains vivent dans une grande pauvreté dans ce pays marqué par de très violentes inégalités sociales. Mais d'autres sont avocats, médecins, professeurs ou musiciens. La spécificité du Brésil par rapport à ses voisins est d'avoir une large population tsigane originaire de la péninsule Ibérique (Calo) en raison de la déportation pratiquée par le Portugal. D'autres migrants roms sont venus par la suite, notamment à partir de l'indépendance du Brésil, à la fin du

XIX^e siècle. L'absence totale de politique publique dirigée vers les Tsiganes, qui sont inclus depuis 1988 dans les « minorités ethniques » reconnues au Brésil, est régulièrement dénoncée par les associations tsiganes dans ce pays sans que cela ne semble décider les responsables politiques à faire évoluer cette situation. En 2006, à la suite d'une mobilisation des associations, le président brésilien Luiz Inacio da Silva (dit Lula), a instauré par décret le *Dia Nacional do Cigano* (Journée nationale du Tsigane), fixé le 24 mai, marquant la fête de Sainte-Sara, patronne des Gitans. Cette décision s'est accompagnée d'une série de mesures en faveur des Gitans prises par les secrétariats des Politiques de promotion et d'égalité raciale (SEPPIR) et des droits de l'homme (SEDH) dépendant de la présidence de la République (voir Mello, Marco Antonio da Silva & Felipe Berocan Veiga. 2012. *Le Jour national du Tsigane au Brési'. Espaces symboliques, stéréotypes et conflits autour d'un nouveau rite du calendrier officiel*, Brésil(s). Sciences humaines et sociales, 2 : 41-78). Au-delà de l'aspect symbolique de cette journée nationale, le sort des Ciganos les plus déshérités ne semble pas avoir fondamentalement changé. En 2010, les autorités brésiliennes ont recensé des campements tsiganes dans 291 des 5 565 municipalités de ce pays continent.

Dans le petit pays voisin, l'Uruguay, les Tsiganes sont quelques poignées, appartenant notamment aux familles Marcos et Fagundez, qui circulent aussi au Brésil et en Argentine. On peut voir les grandes tentes qui leur servent d'abri sur la magnifique côte bordée de plages de sable fin, à Maldonado ou Las Piedras. Et des Gitanes en grandes jupes tentent de saisir la main des touristes dans la station balnéaire hérissée de tours de Punta del Este, où l'argent coule à flots l'été, sans que l'on soit trop regardant sur sa provenance. Dans un pays si peu peuplé (trois millions d'habitants), l'existence des Tsiganes est largement occultée, comme l'est celle des Noirs ou la présence de sang indien dans les veines de bien des Uruguayens. Mais en Uruguay comme en Argentine, la majorité de la population préfère penser qu'elle est uniquement d'origine européenne, blanche et non tsigane.

En Uruguay comme en Argentine, où les Tsiganes sont au moins 300 000 selon le recensement de 2011, on ignore quelles influences mutuelles ou quelles interactions ont pu avoir les cultures tsigane et *gauchesca*. Cette dernière, issue des « *gauchos* », les cow-boys sud-américains qui se déplacent à travers les plaines immenses, est également empreinte de nomadisme inspiré des Indiens, de musique traditionnelle à la guitare, de chants sur le voyage, de poésie populaire, de tradition orale et de culte des chevaux. À l'échelle du continent, les

échanges entre les différentes cultures indiennes des premiers habitants, dont certains pratiquaient des formes de nomadisme ou de semi-nomadisme, et les Tsiganes ont également été très peu étudiés.

Au Chili, les quelques 7 000 à 10 000 Tsiganes se sont incontestablement adaptés aux excès de la géographie et du climat : ils n'hésitèrent pas à s'installer ou à circuler dans le Grand Nord désertique, ou sur la Terre de Feu à l'extrême-sud. Certains arpentent une partie de l'année la mince bande de terre s'étendant entre les Andes et le Pacifique sur plus de 4 300 km de long et ont adapté leurs migrations aux rigueurs du climat, fuyant au bon moment les grandes chaleurs, les pluies diluviennes ou les glaces mortifères. Ils montrent le même attachement que d'autres Chiliens à leur nation et à la beauté de leurs paysages sans pour autant hésiter à passer dans la Pampa argentine ou les Andes péruviennes ou boliviennes. Les immenses ressources en cuivre de ce pays ont fait le bonheur des Kalderash qui peuvent ainsi se livrer à leur activité séculaire.

Si l'histoire globale des Tsiganes d'Amérique latine reste à écrire, c'est particulièrement le cas pour l'histoire politique. On ignore en effet comment ce peuple, discriminé et rejeté depuis des siècles, a traversé les soubresauts de l'histoire récente en Amérique du Centre et du Sud : les dictatures tortionnaires au Brésil, au Chili, en Argentine ou en Uruguay, les conflits armés meurtriers en Colombie ou au Pérou, ou encore la violence liée au trafic de drogue au Mexique. Si ces conflits et régimes politiques totalitaires ont dû faire des victimes tsiganes et considérablement réduire les possibilités de nomadisme, il reste à établir si des persécutions spécifiques les ont visées du fait de leur origine.

À l'avenir, l'enjeu pour les Tsiganes en Amérique latine est sans doute de lutter pour être plus visibles et moins discriminés, sans pour autant perdre leur âme. Cette visibilité et cet engagement politique plus grands passent par un travail sur l'histoire de cette épopée au-delà des mers pour échapper aux persécutions et trouver de nouveaux possibles. Tout comme en Europe, il semble aussi vital de contrer les stéréotypes ou les visions folkloriques véhiculés par les médias.

Ce combat pour le respect de droits élémentaires implique dans de nombreux pays d'Amérique latine une alliance plus ou moins étroite avec les minorités les plus opprimées, et notamment les peuples indigènes, tels les Indiens Mapuches au Chili et en Argentine. Le 12 octobre 2013, à Santiago du Chili, lors du « Jour des peuples indigènes », des Tsiganes défilaient au côté d'Indiens Mapuches ou Aymaras, lors d'une manifestation encadrée par un dispositif policier imposant. Cette marche des minorités à travers la capitale chilienne se

voulait une alternative à la « journée de l'Hispanité », également appelée « Fête de la Race » qui marque la découverte des Amériques par Christophe Colomb mais aussi le triomphe des colonisateurs.

Bibliographie

Carlos Martinez Shaw, *La emigración española en América (1492-1824)*, Fundación Archivos Indianos, Colección Cruzar el Charco, España, 1994.

Richard Konetze, *Historia Universal Siglo XXI. América Latina II - La Época Colonial*, Editorial Siglo XXI, Madrid, 1972.

Henriette Asséo, *Les Tsiganes, Une destinée européenne*, Gallimard, 1994, réédition en 2006.

François de Vaux de Foletier, *Le Monde des Tsiganes*, Editions Berger-Levrault, 1983.

Atlas de l'Amérique Latine, Autrement, 2012.

Antonio Gomez Alfaro, *La Gran Redada de Gitanos: Espana, prision general de gitanos en 1749*, Ed Presencia Gitana, Madrid, 1993.

Rodrigo Corrêa Teixeira, *História dos ciganos no Brasil*, Recife : Núcleo de Estudos Ciganos, 2008.

Marta Vanelli, Nomadismo Cigano : migração dos excluídos, *Cadernos do CEOM*, Chapecó

Elisa Maria Lopes da Costa, Ciganos em terras brasileiras, *Revista de História*, Rio de Janeiro, novembre 2006.

Mello, Marco Antonio da Silva & Felipe Berocan Veiga, Le Jour national du Tsigane au Brésil, Espaces symboliques, stéréotypes et conflits autour d'un nouveau rite du calendrier officiel. », *Brésil(s)*, Sciences humaines et sociales, 2 : 41-78, 2012.

Carlos Pardo-Figueroa Thays, *Gitanos en Lima : Historia, Cultura, imagenes de los Rom, los Ludar y los Cale peruanos* (Instituto Riva-Agüero, 2013).

Gitanos Sillers, Sharon Floate ; Costa, Elisa Maria Lopes Da ; Gomez-Alfaro, Antonio, *Deportaciones, Presencia gitana*, 1999.

La lumea de Noi / Nuestra gente : Memorias de los Ludar de Mexico - Armendariz, Lorenzo Garcia ; Romero, Ricardo Perez . - Mexico : Conaculta Fonca / Pacmyc, 2001